

Olivier Bleys Pastel



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Olivier Bleys

Pastel

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2000.*

Extrait de la publication

Olivier Bleys est né en 1970. Pour écrire *Pastel*, il a sillonné les terres du bleu d'Albi à Marrakech et à Tombouctou. Son roman a reçu le Grand Prix Georges Rinck 2000 et le prix François Mauriac de l'Académie française 2001.

L'auteur de ce roman a été l'hôte de la Ville Mont-Noir, résidence d'écrivains européens soutenue par le Conseil Général du Nord.

Que toute l'équipe de la Ville et son directeur, Guy Fontaine, soient chaleureusement remerciés de leur accueil, de leur présence et de leur disponibilité.

À Valérie M., un chat parmi nous.

« Le jaune apporte toujours une lumière et l'on peut dire que, de même, le bleu amène toujours une ombre. »

GOETHE
Traité des couleurs

I

La passion de la couleur était ancienne chez Simon Terrefort.

Certains prétendaient qu'elle s'était éveillée dans le sein de sa mère Éléonore, épouse d'un teinturier renommé : à les croire, les robes aux teintes vives que la jeune Albigeoise lâchait sur son ventre nu, les jours de grand soleil, avaient baigné l'enfant dans des climats de couleurs dont son œil naissant s'était épris.

Un homme de médecine allait plus loin, en soutenant qu'il était passé dans le sang de Simon quelque chose des pigments employés à la teinturerie — ces plantes broyées ou bouillies, ces racines pilées dont les mains d'Éléonore gardaient longtemps l'empreinte, au point qu'on l'avait surnommée « la fille aux doigts d'arc-en-ciel ».

Quoi qu'il en fût, Simon avait paru à la naissance, le deuxième de mai 1423, affligé d'une considérable tache de vin, de la surface d'une feuille de chêne ou davantage. Elle répandit partout le bruit que l'enfant était né « marqué par la couleur ».

« Dame, la figure du petit est tout éclaboussée ! » s'exclamèrent les matrones en baignant le nouveau-né dans une cuve de bois. « C'est comme une toile à teindre, quand on y laisse des plis », intervint un apprenti qui écopa d'une fameuse gifle.

On fit tout le possible pour effacer cette marque voyante. Comme une paysanne qui avait aidé aux couches savait une recette, les femmes descendirent sur les rives du Tarn cueillir certaine plante à l'odeur de miel, pour en réduire la fleur dans un mortier. Mais la bouillie ainsi obtenue, appliquée sur le visage du bébé, ne fit rien contre la souillure, si même elle n'en raviva pas sensiblement la teinte.

Avertie, la mère se montra fort inquiète, et davantage le père qui lisait dans cette cocarde, selon la tradition, la trace d'une envie de sa femme : « À quoi avais-tu donc la tête, pour faire la sienne comme celle d'un rouge-gorge ? »

Malgré tout, lorsqu'on leur présenta l'enfant qu'on venait de langer, la grimace des parents tourna lentement au sourire. Certes, le visage du nourrisson était mangé pour plus de la moitié par un laid nævus, qui commençait à l'oreille, avalait le menton et suivait jusqu'au front l'arête du petit nez, mais la couleur, un rouge vermillon nuancé de mauve, en était superbe, d'un éclat et d'un uni propres vraiment à éblouir le connaisseur.

Maître Lucas déclara avec fierté qu'aucun de ses bains de garance ou de cochenille, si honorés auprès des drapiers, n'avait jamais produit de sang aussi vif. « Avec pareille enseigne, notre gars, bien sûr,

fera carrière dans le teint ! » prédit l'artisan qui riait à belles dents. La mère enchérit : « N'est-ce pas aussi qu'il porte à vie les couleurs de son nom ? » Sur cette dernière pensée qui rappelait le fond écarlate de l'écu familial, toute l'assistance se répandit en acclamations et vint chaleureusement serrer la main du père.

On coucha le nourrisson coiffé d'un joli béguin de dentelle dans un berceau de bois et toute la ville fut bientôt instruite qu'en la maison de Lucas et d'Éléonore, un futur maître de teinture venait de voir le jour...

Des années s'écoulèrent, sans laver l'étrange macule sur le visage de Simon mais en révélant bientôt sa grande sensibilité aux couleurs. L'enfant n'avait pas six ans que son père, en professeur diligent, lui enseignait déjà les secrets de son art.

Il s'agissait d'abord d'éveiller ses sens à la nature, aux mille ressources qu'elle offre au teinturier amoureux des couleurs. Maître Lucas conduisait Simon dans de longues promenades, à travers les champs et les coteaux toujours verts qui environnent Albi. Chaque plante, chaque animal faisait l'objet d'une leçon, donnée très simplement, avec des mots que l'enfant pouvait comprendre. Le sage teinturier appelait l'attention de son fils sur le suc noir, bientôt bleuté, que laissaient autour de leur bouche les baies de myrtille ; ou bien c'étaient les noix

cueillies au pied de l'arbre, dans l'humus tendre, dont il révélait le secret en frottant longuement le brou contre sa paume.

« Rien n'est vain dans la nature, enseignait Maître Lucas à son élève, chaque plante possède des vertus qu'il faut connaître et cultiver. Ainsi, il s'en trouve pour guérir les plaies, pour blanchir les dents, pour donner au cuivre des chaudrons l'éclat du soleil. D'autres parfument délicieusement notre nourriture. Mais les plus estimables à mes yeux, celles qui font l'ornement de mon jardin, sont les plantes porteuses de couleur.

— Et dans ce pré, père, en cueilleriez-vous ?

— Sans doute. »

Alors, en manière de jeu, l'enfant soumettait au teinturier quelques touffes de duvet arrachées aux ronces, des brins d'herbe du fossé : « Ça, par exemple ? » demandait Simon, partagé entre le goût de piéger son père et l'effroi d'y parvenir. Mais le teinturier, qui croyait bon d'instruire son fils dans l'utilité de toute chose, n'avait jamais manqué de répondre : « ça » pouvait donner, avec application, quelque gris de cendre ou quelque blond filasse, bien qu'à la vérité, le mérite en fût d'abord d'éloigner les guêpes et d'apporter aux laitues un condiment apprécié.

« Père, je veux apprendre. M'enseignerez-vous la couleur ?

— Je te l'enseignerai, promettait le maître. Et je t'instruirai aussi dans l'art d'écrire et l'usage de lire... Bien peu, chez les gens du teint, possèdent ce

savoir. Cependant, je tiens en grande estime celui qui lit, de même que le marcheur honore le cavalier. Tu sauras les lettres, voilà tout mon espoir ! »

Le jour tombait quand le père et le fils revenaient de promenade, leur grande corbeille débordant de plantes dont Simon se répétait à voix basse les noms et les propriétés.

L'enseignement de Maître Lucas ne consistait pas qu'en savants exposés. À quoi bon, en effet, connaître les procédés des couleurs, si l'on n'entendait rien à l'art de les marier, ni aux messages subtils qu'elles délivrent, fondues dans un velours ou rutilant sur une panne de soie ?

Le second chapitre des études de Simon s'ouvrit devant un vitrail de la cathédrale d'Albi. L'heure des vêpres avait sonné, et le puissant soleil des moissons donnait à plein dans les rouges et les jaunes de la composition de verre. De vibrants fuseaux de couleur s'élançaient à travers la nef pour s'étendre, en majesté, au pied du maître-autel. On eût dit une épée de lumière fendant le poitrail vide de l'église. Maître Lucas prit la main de Simon et le guida jusqu'aux couleurs, déposées sur les marches du chœur comme un parterre de fleurs.

Là, le teinturier retroussa une manche de l'enfant, prit son poignet et le porta très doucement jusqu'au fil d'un beau bleu qui coulait en bordure des rouges magnifiques. L'enfant, yeux écarquillés,

regardait ses ongles se nuancer lentement à l'approche de la couleur. Le ton de rose fanée qu'ils avaient pris d'abord, s'habilla en chemin d'une pâleur violette, pour finir paré du bleu tendre et duveteux des myosotis. Simon ne put contenir un cri à l'instant où le bout de ses doigts plongea franchement dans la couleur.

Maître Lucas s'inclina vers l'enfant avec la gravité du professeur :

« Qu'éprouves-tu ? Froid ou chaleur ? »

Simon regarda sa main, la peau cadavéreuse, les ongles aux reflets d'écailles : un membre sans vie dérivant dans la profondeur d'une eau claire.

« Le froid, répondit le garçon.

— C'est froid parce que c'est bleu. As-tu regardé les naufragés dont l'océan bleu couvre parfois les récifs, après la tempête ? Leur peau est pâle et hérissée, ils semblent avoir enduré le froid. Pareillement, c'est dans le ciel bleu que s'attroupent les nues pour faire la grêle.

— Pourtant le soleil s'y tient, qui est âme de feu !

— Oui, mais il s'y tient à la manière d'un soldat cerné par l'ennemi. Jamais le soleil ne s'épanche dans les champs glacés de l'azur, jamais sa substance ne se déverse sur nos têtes comme l'eau grise des nuages... Le soleil vit au ciel en exilé ! »

Simon sentit un frisson lui remonter l'échine. Sa main baignée de bleu s'engourdisait.

« Essaye le rouge, à présent », demanda le teinturier.

L'enfant fit selon son vœu. Alors, autour de cette

main encore frissonnante et glacée parut s'enrouler une écharpe de flamme.

« Le rouge, mon enfant. Sens-tu comme il brûle ? Son trait est pareil à la langue des dragons ! Le bleu porte une haleine froide qui soutient l'esprit, au lieu que le rouge porte une haleine chaude qui allume le corps. C'est pourquoi l'encre bleue sert aux écritures, et le vin rouge attise nos entrailles !

— Père, pourquoi sommes-nous teinturiers de rouge ? »

Des rides malicieuses s'ouvrirent aux tempes du maître.

« Je le suis pour la raison que mon père l'était, et tu le seras parce que je le suis. D'ailleurs, sache-le, il n'est de couleur honnête que le rouge ! Ceux qui teignent bleu sont des traîtres et des imposteurs, dont la vilaine cuisine ne mérite pas le nom d'art ! »

L'enfant réfléchissait, ses mains jouant à la frontière des deux couleurs.

« Le bleu pourtant est fort aimable ! »

La grosse main du père se referma avec autorité sur celle du fils. Maître Lucas entraîna Simon loin de l'autel.

« C'est assez pour aujourd'hui... Nous reviendrons à l'heure où le soleil fait éclore la rose de pudeur sur le front de sainte Ursule. Traversé des derniers rayons du jour, ce vitrail régale les yeux de flammes délicieuses. Allons, hâte-toi ! »

L'enfant suivit le teinturier dont les chaussons glissaient sans bruit sur les dalles. Tout en marchant, il regardait derrière eux, vers l'autel nimbé

de couleurs que leur passage avait agitées et qui tremblaient, musicales, sous l'archet de lumière. Le rouge en majesté accrochait l'œil, mais une impression plus riche, plus intime l'attachait au bleu... « Le bleu naît du ciel », songea Simon en levant la tête vers la voûte de la cathédrale, son azur clouté d'or. La voûte était haute, si haute et si étroite qu'elle semblait tirer à elle les fenêtres fléchées. Un essor prodigieux appelait les piles, les arcades et toute l'église vers le firmament étoilé. Simon serra plus fort la main de son père. « Le bleu naît du ciel », se répéta-t-il au bord du vertige.

Quand le menton de Simon s'habilla d'un peu de barbe, Maître Lucas jugea le temps venu de le mettre à l'étude. Après la couleur libre de la nature, il voulut instruire son fils dans la couleur préparée, celle qu'on extrait, à force d'industrie, des plantes bouillies ou macérées.

L'atelier de teinture s'ouvrit alors à l'adolescent. Là, dans l'ombre épaissie par la chaleur des préparations, Simon étudia les procédés qui mariaient durablement le teint à l'étoffe. Son père lui enseigna à nourrir le feu sous les cuves, à les gouverner convenablement en alternant longues cuissons et relâches de plusieurs heures. Il fallait parfois couvrir les bains, ou bien verser dedans des poignées de cendre qui faisaient rugir l'eau en brodant une légère écume. On ne maniait pas la pelle, ou râble,

à la façon d'une cuillère, mais en imitant le castor qui nage tantôt à l'air, tantôt sous l'eau. De cette manière, on était sûr d'exposer jusqu'aux plis les plus intimes de l'étoffe à teindre.

C'était un grand savoir, et, malgré sa volonté d'apprendre, Simon ne montra pas d'emblée les dispositions attendues. Les premiers jours, son ignorance et sa gaucherie lui firent au contraire commettre mille sottises. On ne comptait plus les bains gâchés par sa faute, qu'on vidait dans la rivière sans y avoir risqué même un mouchoir.

Maître Lucas en ressentait beaucoup de peine, et, doutant de faire jamais un teinturier de cet élève lamentable, se résignait à l'idée d'une autre carrière pour son héritier : ramasser les fruits, passer le râteau sous les arbres — toutes besognes taillées pour les esprits simples. Lorsque ses camarades de la corporation lui demandaient les nouvelles, le teinturier devisait des cours de la garance, de la grêle menaçante ou d'un chaudron à curer mais observait un silence têtue sur son fils, naguère un sujet de fierté.

Simon, de son côté, n'avait pas de mots assez durs contre les peines qu'il endurait. Volontiers peignait-il l'atelier comme un comptoir de l'enfer, et l'art de teindre comme l'instrument des démons pour supplicier l'humanité : quoi, c'était à de telles besognes, sordides et épuisantes, qu'on devait l'éclat des soies et des brocards ? Il fallait cet air suffocant, cette crasse et cette puanteur, pour extraire le secret des plantes ?

Cette révélation, venue après l'enseignement gracieux de la nature, lui semblait une offense ; pire : une trahison.

Avec les jours, pourtant, Simon s'était amélioré. Certes, l'apprenti se rendait encore coupable de maladresses, mais bénignes, et surtout la leçon en était tirée. Si par exemple Simon laissait à deux reprises tomber la pelle dans la cuve, sa main s'affermissait et ne lâchait pas le manche une troisième fois.

Ce fut ainsi, sur le fond d'erreurs répétées, que Simon vint à n'en plus commettre, et gagna enfin la maîtrise de son art.

Maître Lucas avait trop de métier pour ne pas sentir la nouvelle assurance de son élève. Mais il avait trop de finesse aussi pour lui en faire le compliment. Aussi conserva-t-il ses manières rudes et, tandis que Simon faisait de rapides progrès, prétendit le contraire pour fouetter son amour-propre.

De l'aube jusqu'à la nuit, Simon s'activait dans l'atelier sous l'œil sévère du teinturier. Rien de ce qu'il entreprenait n'évitait la censure de son père : empoignait-il un sac de chaux, Maître Lucas lui reprochait ses mains mouillées qui feraient durcir la poudre ; trempait-il des écheveaux de laine, il l'accusait de risquer les plus beaux avant d'essayer le mélange. « Trop tôt », dénonçait le maître si Simon dérangeait un bain encore frais ; « trop tard », jugeait-il un moment après.

Même à la pisse dont Simon arrosait les cuves